

font carrière. Ainsi, la socialisation professionnelle semble effacer les disparités entre femmes et hommes observées précédemment : les élues accumulent de l'expérience, progressent suffisamment dans les carrières et ajustent leurs conduites aux normes professionnelles, genrées. Une différence demeure, dans le fait qu'elles continuent de revendiquer une éthique altruiste qu'elles définissent comme une spécificité féminine. En ce sens ces élues, bien intégrées dans leur monde professionnel, reproduisent les stéréotypes de genre et contribuent à la diffusion de représentations sexuées du métier politique.

Finalement, les effets du genre se combinent avec le poids des expériences des mandats électoraux et de la socialisation professionnelle. Mais pour rendre compte finement de cette articulation, il aurait fallu comparer les différents parcours d'élues avec ceux de leurs homologues masculins, et notamment interroger les effets de l'expérience des mandats électoraux sur les rapports au métier et à la carrière des hommes. En dépit de ce manque, que l'auteur pointe à plusieurs reprises, ce livre montre avec clarté combien la socialisation professionnelle, sur le tas et dans le cours du travail, est centrale pour comprendre la différenciation des carrières... féminines, et peut-être aussi masculines. Ainsi, devenir professionnel de la politique ce n'est pas seulement vivre de la politique ; c'est acquérir une expérience spécifique, adopter des conduites ajustées aux codes du milieu, manifester son adhésion aux normes professionnelles. L'apport de ce livre déborde donc de la question des rapports entre genre et politique, et concerne les processus d'intégration dans le monde professionnel politique, et les modalités de la socialisation politique.

Didier Demazière

*Centre de sociologie des organisations (CSO), UMR 7116 CNRS et Sciences Po,  
19, rue Amélie, 75007 Paris, France*

Adresse e-mail : [didier.demaziere@sciencespo.fr](mailto:didier.demaziere@sciencespo.fr)

Disponible sur Internet le 7 avril 2016

<http://dx.doi.org/10.1016/j.socotra.2016.03.011>

### **Le genre du mal-être au travail, R. Bercot (Ed.). Octarès, Toulouse (2015). 222 pp.**

Comment prendre en compte le genre dans l'étude du mal-être au travail ? C'est à cette question qu'entend répondre l'ouvrage collectif coordonné par Régine Bercot<sup>1</sup>. Les liens entre genre, santé et travail ont jusqu'à présent été peu étudiés. R. Bercot en prend pour preuve la difficulté, lors de l'organisation du séminaire, de trouver des chercheurs articulant ces trois notions dans leurs travaux. Si la littérature existante permet de penser l'imbrication entre santé et travail, la dimension du genre est quant à elle peu prise en compte. Il s'agit alors d'identifier le genre des sources du mal-être au travail — défini par opposition au bien-être — et de voir de quelle manière celui-ci se manifeste. S'appuyant sur la définition d'Anne-Sophie Cousteaux et Jean-Louis Pan Ké Shon (Cousteaux et Pan Ké Shon, 2008), le mal-être viendrait des places différentes occupées par les hommes et les femmes dans la division du travail, des « perspectives probables d'avenir » et de leur intériorisation par les acteurs — ou de l'ajustement des espérances aux chances, pour reprendre une expression de Pierre Bourdieu —, ainsi que des conflits qui peuvent advenir entre l'individu et les normes sociales.

---

<sup>1</sup> L'ouvrage est issu d'un programme de séminaires mensuels tenus en 2013. Il fait suite au premier livre, *La santé au travail au prisme du genre*, tiré du colloque international qui clôtura le séminaire (Bercot, 2015).

En somme, l'organisation du travail et les attentes collectives forment les principales sources du mal-être. La difficulté pour le sociologue est alors double. Il s'agit à la fois d'objectiver le mal-être, difficulté classique du sociologue se confrontant à la parole des acteurs et à l'observation du travail, mais également de faire ressortir « le genre du mal-être » que les enquêtes quantitatives permettent mal de dégager. Le choix des méthodes qualitatives et l'étude des positions et des trajectoires des individus entendent contourner ces lacunes. Ainsi, les ambitions de l'ouvrage consistent d'une part à construire la légitimité d'une entrée par le genre sur ces questions de santé au travail, et d'autre part à rendre visible ce qui ne l'est pas : la dimension genrée du mal-être au travail.

Passée l'introduction, l'ouvrage se structure en trois parties et sept chapitres promettant d'étudier les différentes implications du mal-être pour les travailleurs : à quoi leur mal-être est-il dû ? Quelle est leur capacité à agir sur celui-ci, et comment y font-ils face ?

La première partie est consacrée à des métiers dans lesquels la place des femmes « n'est pas acquise ». Les auteurs y analysent comment, dans des organisations construites en référence à un modèle masculin, les places des femmes dans la division du travail restent conditionnées par des attentes genrées et occasionnent pour elles des coûts psychiques, sociaux et professionnels pour s'y maintenir. C'est par exemple ce que montre avec pertinence Isabel Boni-Le Goff dans le cas des femmes du milieu de l'expertise. Afin d'instaurer la légitimité et la crédibilité de l'expertise auprès de leurs clients et de leurs pairs elles s'engagent, comme leurs collègues hommes, dans des opérations de *passing* (elle reprend la notion d'Harold Garfinkel pour désigner des stratégies visant à se rendre légitime dans ce métier), qui s'avèrent être pour elles des épreuves durant lesquelles elles risquent d'être disqualifiées du fait de leur sexe.

La deuxième partie tente ensuite de montrer en deux chapitres que l'étude des trajectoires des salariés permet d'éclairer leurs rapports au travail et à la santé, et leur action sur celle-ci. C'est ce à quoi Armelle Testenoire s'intéresse dans l'une des contributions. Ne présupposant aucun lien causal entre santé et travail, elle adopte une entrée par les événements de santé et analyse comment ceux-ci recomposent l'action des travailleurs qui choisissent entre rupture ou transition professionnelles pour se préserver.

Enfin, la troisième partie examine les différentes instances de régulation du mal-être avec leurs forces et leurs faiblesses, que ce soit le collectif de travail, l'organisation ou les individus eux-mêmes. Parmi les deux contributions, celle de Marc Lorient montre comment les formes de *coping* collectif, c'est-à-dire les différentes façons dont le collectif permet de faire face aux difficultés professionnelles, revêtent une dimension genrée. Partant du constat statistique d'une différence dans la verbalisation du stress entre hommes et femmes, il rompt avec les approches subjective et objective et explique à partir de quatre métiers cet écart par l'organisation du travail, les conditions de travail et les ressources dont disposent les travailleurs.

Deux autres axes couvrent l'ensemble de l'ouvrage. D'une part, en toile de fond, la question de l'intensification du travail et des restructurations d'entreprises dans une logique d'ouverture à la concurrence et de modernisation fait apparaître à de multiples reprises le « caractère pathologique [du] mode de management » comme une des causes du mal-être au travail. D'autre part, « le débordement du travail », qu'il soit temporel ou psychologique, agit de plus en plus comme un révélateur de la dégradation des conditions de travail, et génère des conflits dans l'articulation des temps sociaux.

Si la structure de l'ouvrage rend bien compte des imbrications entre santé, genre et travail, on regrette cependant dès le départ le manque de lisibilité dans la définition du triptyque de notions et tout particulièrement le genre, souvent réduit à la place assignée aux femmes dans l'organisation du travail et parfois confondu avec ce qui relève de la féminité. Aussi l'hypothèse formulée à la troisième ligne de l'introduction, à savoir que « les sources de mal-être mais aussi les situations

vécues varient selon que l'on est un homme ou une femme », n'est-elle qu'à moitié vérifiée, étant donné que les sources du mal-être masculin ont peu été étudiées — hormis dans les contributions de Haude Rivoal ou Marc Loriol. Si l'on considère la plupart des chapitres, l'ouvrage aurait plutôt pu s'intituler « le mal-être des femmes au travail ».

Par ailleurs, on dispose d'assez peu d'éléments sur les raisons de l'engagement des individus dans leur travail, parfois au péril de leur santé. Une étude plus fine des trajectoires, des dispositions et des ressources des travailleurs, mais aussi du travail et de ses interactions — à l'instar de ce que propose I. Boni-Le Goff — aurait sans doute permis d'éclairer ces points. Dans la même veine, les rapports ethniques et de classe auraient parfois mérité d'être davantage soulignés dans l'analyse des conflits opposant femmes et hommes dans l'organisation.

Le dernier regret vient enfin du recours à une perspective essentiellement qualitative, laquelle, combinée à l'approche statistique des grandes enquêtes (type Sumer ou Conditions de travail), aurait peut-être davantage permis de saisir le mal-être au travail dans toutes ses composantes, non seulement psychique mais aussi physique, les deux étant intimement liées.

En définitive, si l'ouvrage tient parfois avec difficulté l'ambition de son projet, son principal mérite est celui de s'intéresser à un objet encore peu exploré et d'inviter à poursuivre les recherches engagées ici articulant genre, travail et santé.

## Références

- Bercot, R. (Ed.), 2015. *La santé au travail au prisme du genre : épistémologie, enquêtes et perspectives internationales*. Octarès, Toulouse.
- Cousteaux, A.-S., Pan Ké Shon, J.-L., 2008. Le mal-être a-t-il un genre ? Suicide, risque suicidaire, dépression et dépendance alcoolique. *Rev Fr Sociol* 49 (1), 53–92.

Fanny Vincent

*Institut de recherche interdisciplinaire en sciences sociales (IRISSO),  
UMR 7170 CNRS et Université Paris-Dauphine, Paris Sciences et Lettres,  
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny, 75775 Paris Cedex 16, France*

Adresse e-mail : [fanny.vincent@dauphine.fr](mailto:fanny.vincent@dauphine.fr)

Disponible sur Internet le 12 avril 2016

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2016.03.014>

## **Le linge du Palais-Bourbon. Corps, matérialité et genre du politique à l'ère démocratique, D. Gardey (Ed.). Éditions du Bord de l'eau, Lormont (2015). 232 pp.**

Dans *Le linge du Palais-Bourbon*, Delphine Gardey effectue une plongée dans le quotidien d'une institution bien connue, l'Assemblée nationale. Si de linge il est finalement peu question, la métaphore est, elle, présente tout au long de l'ouvrage, tout comme l'est la question de l'intimité déjà traitée en suivant ce même fil par Alain Corbin, Agnès Fine ou Jean-Claude Kaufmann. Car c'est finalement d'analyser ce qui « fait l'étoffe » de cette institution que propose de D. Gardey, à travers une étude de ses aspects les plus matériels. Les archives des services de l'Assemblée, peu étudiées mais d'une grande richesse, sont mobilisées à l'appui d'une thèse : l'institution qu'est l'Assemblée ne peut exister que par une multitude d'objets, de dispositifs et de régulations, qui assurent sa pérennité dans le temps.